

SIGNE ET PHANERON

0. INTRODUCTION

0.1

La phénoménologie ou phanéroscopie est, selon Peirce, la description du phénomène ou phanéron¹, c'est-à-dire de *"la totalité collective de tout ce qui, de quelque manière et en quelque sens que ce soit, est présent à l'esprit, sans considérer aucunement si cela correspond à quelque chose de réel ou non"* (1.284)².

Qu'est-ce que décrire un phanéron? C'est le décomposer en éléments formels, y distinguer des classes dont on décrira les caractéristiques *"puis prouver d'une manière irréfutable que la totalité de ces grandes catégories de phanérons se ramène à une très courte liste, et procéder enfin à la tâche laborieuse et difficile d'énumérer les principales subdivisions de ces catégories"* (1.286).

0.2

Peirce assigne donc à la phanéroscopie deux tâches fondamentales; la première est d'analyse - décomposition en éléments formels, la seconde est taxinomique et, sous cet aspect, s'apparente au travail du naturaliste. Cependant il ne manque pas de signaler que ces *"grandes classes"* de phanérons *"sont si inextricablement mêlés qu'aucune d'elle n'est isolable"*. Cette remarque suggère une troisième tâche qu'en bonne démarche scientifique on est conduit à assigner à la phanéroscopie et qui est une tâche de synthèse: montrer comment les éléments formels du phanéron dégagés par l'analyse et identifiés par la taxinomie se combinent dans le phénomène. Notre thèse est que cette dernière tâche est précisément celle qui est dévolue à la sémiotique.

Elle se subdivise immédiatement en deux tâches distinctes:

- d'une part établir les lois de la combinaison des différentes classes de signes qui résultent de la définition du signe.
- d'autre part montrer comment ces signes se combinent *pratiquement* pour reproduire les phénomènes.

Cependant la sémiotique aurait un rôle bien restreint si on la limitait à reconstruire les phénomènes dans le seul but de valider l'analyse originelle. La connaissance de la combinatoire des signes autorise à créer de toutes pièces des phénomènes nouveaux (des "*jeux de signes*"). En ce sens la sémiotique est une phénoménotechnique, mot par lequel Bachelard désigne la création de phénomènes nouveaux par l'appareillage (théorique et pratique) de la science.

1. LA REDUCTION TRIADIQUE

1.1

Toute activité descriptive conduit à la distinction d'éléments constitutifs, en nombre imprévisible; on n'est pas assuré non plus à priori que les éléments obtenue ne sont pas eux mêmes décomposables. A la limite il est possible que l'analyse dégage un nombre indéfini d'éléments distincts ne possédant aucune caractéristique commune, en conséquence l'activité classificatoire qui pourrait s'exercer sur les résultats d'une telle analyse serait dérisoire et toute phénoménologie insensée. L'appel à des principes universels unificateurs permettant de fonder pratiquement une phénoménologie apparaît donc comme une nécessité à priori. Il faut donc avoir recours à des à priori, sous forme d'axiomes, et fonder ainsi (ou des) phénoménologies axiomatiques. La valeur des axiomes choisis résultera alors de l'adéquation des descriptions obtenues aux phénomènes décrits et cette adéquation sera fonction de la valeur prédictive des propositions de la théorie. Nombreux sont parmi les chercheurs et les utilisateurs de la sémiotique peircienne ceux qui pensent que le rôle prééminent et systématique - obsessionnel même selon certains - du principe triadique dans cette sémiotique relève d'un tel choix. Nous allons voir qu'il n'en est rien et que la nécessité de la triade provient de considérations imposées par la logique des relations (au sujet de laquelle Peirce a produit des travaux considérables).

1.2

En quoi la logique des relations intéresse-t-elle la phénoménologie? Tout simplement par le fait que les éléments constitutifs d'une description potentielle sont nécessairement des relats d'une relation, à savoir qu'ils sont tous liés par le fait qu'ils sont des éléments d'un même phénomène. Comme Peirce l'a maintes fois énoncé, notamment en 1.298, 1.347, 1.363, et comme nous en avons donné une démonstration élémentaire formelle par récurrence, toute relation concernant n relats, $n > 3$, peut se décrire comme combinaison

de relations triadiques (cf. R. Marty: *"Sur la réduction triadique"* SEMIOSIS 17-18, Baden-Baden, 1980). De plus, si l'on observe la preuve de ce fait, on doit remarquer que si tous les n-relats interviennent bien dans la décomposition ils ne sont pas groupés par trois, mais que chacune des triades contient un ou deux couples de sous-ensembles complémentaires de l'ensemble des n relats. Il s'ensuit donc que la décomposition d'un phanéron en éléments formels peut se décrire comme une combinaison de triades faisant intervenir des éléments de la décomposition et des réunions de ces éléments. Trois catégories permettant de différencier les éléments d'une triade seront donc nécessaires et suffisantes pour classer les éléments formels du phanéron. Ces trois catégories, Peirce les désigne par les nombres 1, 2, 3 et par les appellations de Priméité, Secondéité, Tiercéité. Elles ne sont pas le résultat d'un choix arbitraire provenant de l'obsession du chiffre 3 mais la conséquence d'une nécessité logique provenant de la logique des relations. Peirce lui-même a dû se résoudre à s'y soumettre: *"Cette sorte de notion me déplatt autant qu'à n'importe qui: et des années durant j'ai essayé de ne pas la prendre au sérieux et de la réfuter; mais elle m'a depuis longtemps conquis entièrement. Aussi déplaisant qu'il soit d'attribuer des significations à des nombres et à une triade surtout, c'est aussi vrai que déplaisant"*. (LW-8.328)³

Le point de vue de la logique des relations ne semble pas permettre d'aller au delà en précisant par exemple la nature de ces catégories. A ce stade de la réflexion, Priméité, Secondéité et Tiercéité sont des mots sans signification qui désignent les éléments formels hypothétiques des phanérons. Le projet initial de description impose cependant deux conditions fondamentales:

1.3.1. la première est que l'ensemble des trois catégories recouvre la totalité des phanérons,

1.3.2. la seconde est que ces catégories soient disjointes dans le sens qu'il ne puisse y avoir aucune ambiguïté au sujet de l'appartenance à l'une ou l'autre des catégories des éléments qu'elles déterminent.

Autrement dit une première application des 3 catégories pour distinguer trois éléments dans un phanéron quelconque doit en dégager trois éléments formels distincts qui réalisent une véritable partition du phanéron, c'est-à-dire dont la recombinaison doit permettre de le reconstituer. Nous devons au génie de Peirce la définition de trois catégories vérifiant ces conditions: *"En poursuivant cette étude, je fus amené il y a longtemps (1867), après seulement*

trois ou quatre années d'études, à répartir toutes les idées⁴ dans les trois classes de la Priméité, de la Secondéité et de la Tiercéité.

Les idées de Priméité, Secondéité, Tiercéité sont assez simples. En donnant à 'être' le sens le plus large possible pour y inclure des idées aussi bien que des choses, des idées que nous imaginons avoir tout autant que des idées que nous avons réellement, je définirai la Priméité, la Secondéité et la Tiercéité comme suit:

. La Priméité est le mode d'être de ce qui est tel qu'il est, positivement et sans référence à quoi que ce soit d'autre.

. La Secondéité est le mode d'être de ce qui est tel qu'il est par rapport à un second mais sans considération d'un troisième quel qu'il soit.

. La Tiercéité est le mode d'être de ce qui est tel qu'il est, en mettant en relation réciproque un second et un troisième⁵ (LW-8.328).

Peirce donne d'autres formulations de ces trois catégories; en 1.23 il écrit: "Ce sont l'être de la possibilité qualitative positive, l'être du fait actuel⁶, et l'être de la loi qui gouvernera les faits dans le futur". Dans sa lettre à Lady Welby du 14 Décembre 1908 il y associe les trois univers qu'elles déterminent dans le sens suivant: la Priméité, par exemple, détermine l'Univers des éléments formels des phanérons qui "ont leur être en eux-mêmes". Il donne des définitions analogues pour la Secondéité, et la Tiercéité. Ces trois Univers il les désigne ainsi:

- Univers des Idées ou Possibles qui n'a pas à être soumis à une loi quelconque, pas même au principe de contradiction.
- Univers des choses ou Existants et des Faits (concernant ces choses).
- Univers des Nécessitants, c'est-à-dire Habitude, loi ou "quelque chose d'exprimable dans une proposition universelle".

2. LA HIERARCHIE DES CATEGORIES PHANEROSCOPIQUES

2.1

La description de ces Univers nous permet de mieux nous rendre compte que les catégories de Peirce, si elles satisfont aux conditions a priori énoncées en 1.3.1 et 1.3.2 présentent de surcroit une particularité supplémentaire, à savoir qu'elles sont hiérarchisées. Elles le sont, en effet, dans le sens que

pour qu'une médiation (troisième) soit possible il faut disposer déjà d'un univers second dans lequel elle pourra s'exercer et, de la même façon, pour qu'une chose ou un fait ait pu venir à l'existence il est nécessaire qu'il ait été possible. La hiérarchie des catégories est donc bien celle qui est impliquée par l'utilisation des dénominations que Peirce, très vigilant sur le plan de la *"morale terminologique"* leur a données. Il s'agit d'une hiérarchie logique ce qui signifie que considérer 3 présuppose 2 lequel présuppose 1. En termes d'Univers on peut utiliser une formule qui a le mérite d'exprimer la hiérarchie tout en nommant les catégories: un Nécessitant (Troisième) est ce qui saisit un Existant ou un Fait (Second) comme un Possible (Premier) réalisé.

2.2

La question de savoir si le choix de trois catégories répondant aux conditions rappelées ci-dessus implique leur hiérarchisation est ouverte, comme d'ailleurs la possibilité de trouver des systèmes triadiques différents répondant à ces mêmes conditions. Pour l'heure nous nous bornerons à constater que les catégories peirciennes y répondent et qu'elles sont hiérarchisées. Nous pouvons donc dorénavant décomposer tout phanéron en ses éléments formels suivant les trois catégories.

Si F est un phanéron nous représenterons sa décomposition de la manière suivante:

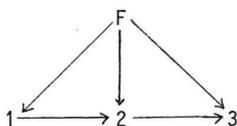


figure 1

Cette opération est justiciable d'une formalisation mathématique élémentaire qui n'est pas dans l'optique de cet article, et qui consiste à considérer tous les foncteurs de la catégorie algébrique à un objet F dans la catégorie algébrique $1 \rightarrow 2 \rightarrow 3$ dans laquelle les catégories phanéroscopiques sont les objets et les relations hiérarchiques les morphismes⁷, ces foncteurs sont au nombre de 3. Je propose d'appeler *"phanéroscopie"* cette opération, en un sens différent de celui utilisé en 0.1 qui est synonyme de phénoménologie, et qui correspond à *"action de phanéroscoper"*, le verbe *"phanéroscoper"* désignant la décomposition de F en F.1 (priméité de F), F.2 (secondéité de F), F.3

(tiercéité de F) par une sorte de projection de F sur $1 \rightarrow 2 \rightarrow 3$. Les classements obtenus F.1, F.2, F.3 appartiennent respectivement à chacun des trois univers; la hiérarchie des catégories impose que si la décomposition d'un phanéron donne un élément second alors il y a nécessairement un élément premier, et si elle produit un élément troisième alors il y a aussi nécessairement des éléments second et premier.

2.3

Nous rappellerons pour mémoire que le procédé peut être itéré et que les éléments formels obtenus avec leurs relations peuvent être phanéroscopés à leur tour et ainsi de suite suivant les besoins de l'analyse. On retrouve ainsi, formalisée et systématisée, la démarche que nous indique Peirce:

"Nous commençons par nous demander quel est le mode d'être du sujet de l'enquête, c'est-à-dire quelle sa priméité absolue et la plus universelle? La réponse fournie est que c'est soit la priméité de la priméité, soit la priméité de la secondéité, soit la priméité de la tiercéité.

Nous nous demandons alors quelle est la secondéité universelle et quelle est la tiercéité universelle du sujet en question.

Nous disons ensuite que la priméité de la priméité, que la priméité de la secondéité et que la priméité de la tiercéité, que nous avons décrites ont été la priméité de la priméité dans chaque cas. Mais quelle est la secondéité qui y est impliquée et quelle est la tiercéité?

Ainsi les secondéités comme elles ont d'abord été données sont les priméités de ces secondéités. Nous nous demandons quelle secondéité elles impliquent et quelle tiercéité. Et nous avons ainsi des questions sans fin dont je ne vous ai donné que de petits fragments" (1.543).

La méthode peircienne consiste donc à procéder par phanéroscopies successives; on peut raffiner l'analyse aussi longtemps que le besoin s'en fera sentir, les seules limitations provenant de la finesse et de la précision de la pensée de ses utilisateurs. Peirce juge sa méthode supérieure à celle de Hegel et situe son origine dans l'étude des catégories de Kant (cf. 1.544).

3. SIGNE ET PHANERON

3.1

Peirce a donné de nombreuses définitions du signe qui dans tous les cas est un signe triadique. Retenons celle qu'il présente en 2.303: "*Un signe est tout ce qui détermine quelque chose d'autre (son interprétant) à renvoyer à un objet auquel lui même renvoie (son objet) de la même manière, l'interprétant devenant à son tour un signe et ainsi de suite ad infinitum*".

Cette définition met l'accent sur le caractère relationnel du signe, comme celles de 1.541 et de 8.332, tandis que celle de 2.228 est plus psychologique. Notons cependant que Peirce utilise le mot signe pour désigner la triade représentamen-objet-interprétant et aussi pour désigner le représentamen seul, ce qui n'est pas sans provoquer quelquefois des confusions et des difficultés qui ont rebuté plus d'un de ses lecteurs. C'est dans sa lettre à Lady Welby du 23 Décembre 1908 qu'après avoir défini les trois Univers il examine le signe dont il suppose la définition connue par sa correspondante, sous l'angle des "*modés d'être*" qui peuvent être le Possible, l'Actualité, ou le Nécessitant, c'est-à-dire qu'il peut appartenir à l'un des trois Univers. A l'évidence le mot signe a ici valeur de "*représentamen*" et Peirce indique que R peut appartenir à l'un des trois Univers. Il précise plus loin qu'il en est de même pour l'objet (qu'il soit immédiat ou dynamique) qui est susceptible de revêtir l'une ou l'autre des trois modalités, il en est de même d'ailleurs pour l'interprétant bien entendu.

3.2

Ainsi, définir le signe revient à constater la suite d'*évidences* suivante:

3.2.1. Un objet réel R est présent à l'esprit (c'est le représentamen).

3.2.2. Cet objet est si déterminé par un autre objet réel O que c'est ce dernier qui est présent à l'esprit; cette médiation entre R et O est réalisée par l'esprit qui obéit à une sorte de loi ou habitude. La base objective de cette médiation réside dans la présence dans R de certains éléments particuliers (le "*ground*" ou fondement du signe) qui renvoient par ressemblance, connexion physique ou convention sociale instituée à des éléments caractéristiques de O.

3.2.3. Lorsque l'esprit réalise (c'est-à-dire rend réelle) cette médiation il

subit une modification, un changement d'état qui est précisément l'interprétant du signe.

3.2.4. Mais en outre l'esprit est présent à lui même, c'est-à-dire qu'il prend conscience, en objectivant cette médiation, de sa propre activité médiatrice. Ce faisant il place l'interprétant en position de représentamen, initiant une nouvelle triade et ainsi de suite ad infinitum.

Notre objet n'est pas d'étudier l'aspect itératif de ce processus. Nous en avons donné une description dans un article collectif⁸ paru dans la revue "*Langages*", dans le paragraphe consacré à la théorie des interprétants. Nous en retiendrons seulement que le processus se stabilise dans un interprétant final. Nous ne considérons donc dorénavant que des signes achevés c'est-à-dire ayant un interprétant final.

Notre projet étant de préciser les rapports entre phanéroscopie et sémiotique nous appliquerons notre attention au fait que dans la description ci-dessus les trois éléments du signe à savoir R, O, et I sont tous trois présents à l'esprit donc sont des phanérons. Cependant ils ne sont pas présents à l'esprit séparément; il sont les corrélats d'une relation triadique.

Cette relation peut s'exprimer ainsi:

"R détermine I à renvoyer à O"

ou encore:

"I renvoie R à O"

Un signe est donc une relation triadique entre trois phanérons, c'est-à-dire trois objets présents à l'esprit.

Cependant ces trois objets ne sont pas de même nature, même s'ils sont présents à l'esprit de la même façon. Le Représentamen et l'objet sont hors de l'esprit, ce sont des réalités au sens où Peirce entend le réel, à savoir: "*ce dont les caractères ne dépendent pas de l'idée qu'on peut en avoir*" (5.405). Par contre l'interprétant est dans l'esprit, il réalise une médiation entre R et O.

Si donc nous examinons le signe du point de vue qui nous occupe, il apparaît qu'un signe est justiciable de deux interprétations:

- une interprétation psychologique: un esprit, celui d'un interprète, établit

une médiation entre deux objets réels R et O; la relation ainsi établie n'est pas nécessairement réelle car elle peut effectivement dépendre de l'idée que telle ou telle personne peut avoir. Cependant lorsque la médiation est effectuée le signe construit est une réalité.

- une interprétation formelle objective: si la relation établie par un interprète entre les objets R et O n'est pas nécessairement réelle, c'est néanmoins une réalité qu'elle a été établie.

La sémiotique se préoccupe de cette conception du signe parce *"qu'elle vise à découvrir ce qui doit être et non simplement ce qui est dans le monde réel"* (2.227).

C'est pourquoi l'interprétant ne saurait être confondu avec l'interprète; l'interprétant c'est ce qui renvoie un objet R à un objet O; les interprètes en sont porteurs dans le sens qu'ils sont le lieu des déterminations des interprétants. Ces interprétants, qui sont des universels concrets, traversent les individus; d'un point de vue formel ils opèrent sur l'ensemble E des objets réels en y distinguant des couples. On peut dire encore qu'ils sélectionnent des éléments de l'ensemble $E \times E$ et que cette sélection est une opération sémiotique par excellence car si tous les couples d'objets peuvent figurer dans un signe, ne serait-ce que par convention arbitraire, tous les couples d'objets ne figurent pas réellement dans un signe. On touche là la dimension sociale et historique du concept d'interprétant et on voit au même moment l'avantage qu'il procure sur les conceptions dyadiques saussurienne ou hjelmslevienne qui n'intègrent pas ces dimensions dans leur conceptualisation.

Quels sont donc les rapports entre signe et phanéron? Tout d'abord constatons que un signe, en soi, n'est pas un phanéron puisqu'il est une triade de phanérons. Par contre un signe présent à l'esprit est un phanéron. Cette remarque permet de situer épistémologiquement l'analyse sémiotique: elle traitera de la combinatoire des triades de phanérons, mais elle ne pourra le faire qu'après les avoir constituées. Autrement dit l'analyse doit être précédée d'une interprétation. On ne peut travailler que sur des signes constitués; ensuite seulement on peut mettre à jour la combinatoire des signes ou, si l'on veut, révéler la structure d'un ensemble de signes donnés à l'analyse.

Une première tâche de la sémiotique théorique sera donc d'inventorier tous les types de signes possibles, in abstracts.

Il faudra, de plus, en décrire toutes les combinatoires possibles. C'est en ce sens pensons nous, qu'il faut prendre la définition de Peirce lorsqu'il dit que la sémiotique est la *"doctrine quasi-nécessaire ou formelle des signes"*. Une seconde tâche sera de décrire les combinatoires de signes réalisées dans la vie sociale et sous cet aspect la sémiotique sera, aussi, une hermèneutique.

4. LA PHANEROSCOPIE DU SIGNE

4.1

Un signe pris comme objet d'étude, étant nécessairement présent à l'esprit est donc, comme nous l'avons vu, un phanéron. En parfaite conformité avec ce que nous avons dit de la phanéroscopie, les différents types de signes s'obtiendront donc en recherchant les éléments formels du signe comme phanéron, compte tenu que les éléments du signe sont aussi des phanérons. Si nous revenons à la figure 1, la situation devant laquelle nous nous trouvons peut se représenter par le schéma ci-dessous où le signe (R, 0, I) occupe la place du phanéron F:

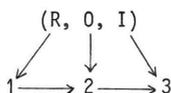


figure 2

En fait ce schéma demande à être modifié puisque le phanéron est ici composite; les éléments (R, 0, I) étant distincts et ordonnés la *"projection"* évoquée en 2.2 doit être adaptée à cette situation nouvelle. La meilleure façon de réaliser cette adaptation consiste à représenter le signe comme une catégorie algébrique:

$$R \longrightarrow 0 \longrightarrow I$$

à 3 objets et 6 morphismes. La signification des morphismes est ici différente de celle de la hiérarchie des catégories; ce sont de simples correspondances. Pour des raisons exclusivement historiques nous conserverons l'ordre (R, 0, I), mais si l'on voulait que les flèches indiquent quel élément du signe détermine l'autre il faudrait considérer l'ordre (0, R, I) (cf. la fin de LW du 23.12.08)

Phanéroscoper le signe revient à énoncer quelles sont les combinaisons possibles R, 0, I que l'on peut établir en prenant chacun des éléments du signe dans les trois univers et en respectant la hiérarchie des catégories qui impose

"qu'un Possible ne peut rien déterminer d'autre qu'un Possible et de même un Nécessitant ne peut être déterminé par rien d'autre qu'un Nécessitant" (LW du 23.12.1908). Pour rendre compte formellement de ce fait la même formalisation mathématique signalée en 2.2 s'applique: il suffit de considérer cette fois-ci tous les foncteurs contravariants de la catégorie $R \rightarrow 0 \rightarrow I$ dans la catégorie $1 \rightarrow 2 \rightarrow 3$. Ils sont au nombre de dix; on trouvera le détail de cette formalisation dans l'article "Catégories et foncteurs en sémiotique" (Semiosis 6, 1977).

Nous donnons en exemple l'un de ces foncteurs:

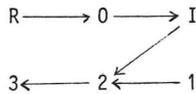


figure 3

qui sera noté (R.3, 0.2, I.2). Le résultat de cette phanéroscopie conduit à exactement 10 éléments formels pour le signe; d'autre part nous avons aussi montré que ces éléments formels - qui correspondent bien évidemment aux dix classes de signes de Peirce - sont hiérarchisés en une structure de treillis, avec un ordre non total et non linéaire.

La phanéroscopie du signe peut s'étendre aux définitions plus élaborées du signe qu'à données Peirce notamment dans LW du 23.12.1908 lorsqu'il définit 6 trichotomies, puis 10 trichotomies et annonce respectivement 28 et 66 classes de signes.

En langage "*phanéroscopique*" cela signifie qu'il y a exactement 28 foncteurs contravariant de la catégorie

$$0_d \rightarrow 0_i \rightarrow R \rightarrow I_i \rightarrow I_d \rightarrow I_f$$

où 0_d est l'objet dynamique

0_i l'objet immédiat

R le représentamen

I_i l'interprétant immédiat

I_d l'interprétant dynamique

I_f l'interprétant final.

Autrement dit 28 éléments formels sont possibles pour un sextuplet de phanérons ainsi ordonnées et 66 pour une décade.

5. CONCLUSION

Il nous semble donc avoir mis en évidence que le principe actif e la sémiotique peircienne réside dans ce qu'on peut appeler la "*méthode phanéroscopique*" qui consiste à décomposer systématiquement tout objet (phanéron ou triades de phanérons, ou n-uples de phanérons) en ses éléments formels suivant trois catégories hiérarchisées, nécessaires et suffisantes à cet usage. Seule la définition du signe est sémiotique (que le signe soit défini en 3, 6 ou 10 éléments); tous les développements ultérieurs sont tributaires de la phanéroscopie. La sémiotique peircienne se trouve donc être, en fait, une phénoménologie du signe triadique.

Nous voudrions insister de plus sur un aspect, à nos yeux fondamental, de cette sémiotique qui la différencie considérablement des autres sémologies ou sémiotiques. C'est précisément cette caractéristique de phénoménologie formelle que nous venons de souligner qui produit cette différenciation.

De toutes les tentatives faites pour étudier des signes, la sémiotique peircienne est la seule qui nous semble présenter les garanties qu'on est en droit d'exiger d'une approche qui se veut scientifique et ceci à plusieurs titres. Le premier est la reconnaissance et surtout l'intégration dans le modèle de ce qu'on peut appeler l'"*élément mental*" de tout signe. Quelle que soit la définition à laquelle on se réfère, le signe est toujours défini à l'aide d'une correspondance entre deux ordres d'éléments (signifiant/signifié chez Saussure). Cette correspondance n'est pas inscrite dans le support matériel du signe, elle n'est pas matérielle elle-même. Elle nécessite l'intervention de la pensée médiatrice (en un mot elle est troisième). La plupart des sémologies existantes ont ignoré cet élément en l'universalisant, comme si la correspondance était un donné s'imposant à tout individu; tout au plus y admet-on quelques variations secondaires (dans le passage d'une langue à une autre langue par exemple) mais le caractère universel du signifié notamment est un à priori largement répandu. Cette position exclut de la théorie tous les idéo-systèmes, toutes les particularités trop éloignées des systèmes dominants. Le caractère universel de la correspondance signifiant/signifié fait, en quelque sorte, de la sémologie saussurienne la sémologie des systèmes de signes dominants dans une société donnée et fait des sémologues les gardiens d'une sorte d'orthodoxie sémiotique. La réaction de Barthes appelant de ses vœux une "*sémioclastie*" s'inscrit dans une dénonciation politique du signe institué.⁹

Pour mieux préciser le statut épistémologique de la sémiotique peircienne il convient d'examiner les positions relatives de l'observateur et de l'observé. On voit immédiatement que deux types de rationalité sont à considérer¹⁰.

- D'une part une rationalité dialectique à l'oeuvre au moment de l'établissement du signe: l'interprète engagé dans un processus d'interprétation d'un signe à partir de la "*provocation*" du représentant s'objective lui même comme lieu de ce processus et, ce faisant, objective les champs d'interprétants dont il est porteur. Il vit donc le processus d'établissement du signe comme un moment de sa totalisation en cours, se saisissant à la fois comme particulier et comme universel. L'arrêt du processus¹¹ traduit un choix de l'interprète par lequel il affirme sa liberté tout en reconnaissant les limites.

- D'autre part une rationalité analytique qui est selon Cooper une "*logique de l'extériorité qui repose, selon certains critères, en des propositions formées en dehors de la réalité qui les concerne*".

La sémiotique peircienne est précisément cette logique de l'extériorité relative aux *signes constitués*. Elle n'a pas à légitimer ou à invalider des signes mais à constater simplement leur existence; seule la combinatoire des signes relèvera de sa compétence. Ainsi le signe construit par le psychiatre et le signe construit par son client schizophrène ont le même statut épistémologique vis à vis de la sémiotique peircienne.

Tout travail sémiotique devra donc faire clairement apparaître les deux niveaux de l'approche; c'est-à-dire distinguer ce qui relève de l'interprète et ce qui relève du sémioticien, surtout si c'est la même personne qui joue les deux rôles! Ce n'est qu'à ce prix que la sémiotique ne sera pas une "*science des personnes*" camouflée en "*science des signes*".

Notes

- 1 Nous employons indifféremment *phénomène* ou *phanéron*, *phénoménologie* ou *phanérocopie*.
- 2 Les citations des "*Collected Papers*" (Harvard University Press, Cambridge/Massachusetts 1931-35,58) sont référencées de la manière suivante: le premier chiffre indique le numéro du volume et le deuxième nombre indique le paragraphe.
- 3 LW = abréviation de "*Lettres à Lady Welby*".

- 4 Pour Peirce "idée" est synonyme de phanéron ou phénomène (cf. 1.285), dans la lettre à Lady Welby citée ici Peirce utilise le mot idéoscopie pour désigner sa phénoménologie.
- 5 A l'évidence Peirce ou les éditeurs de Peirce ont commis un lapsus. La tiercéité ne peut être définie à l'aide d'un troisième. Il faut donc lire: "met en relation réciproque un premier et un second". D'ailleurs c'est cette conception qui préside dans bien d'autres écrits de Peirce, notamment en 6.32 où il écrit: "Troisième est la conception de la médiation par quoi un premier et un second sont mis en relation."
- 6 C'est-à-dire "en acte".
- 7 On trouvera ces questions développées dans mon article "Une formalisation de la sémiotique de C. S. Peirce à l'aide de la théorie des catégories" dans *Ars Semeiotica* n°4 (1980), Ars Semeiotica Press, Boulder USA.
- 8 "La sémiotique phanéroscopique de C. S. PEIRCE", C. BRUZY - W. BURZLAFF - R. MARTY - J. RETHORE, *LANGAGES* n°58, LAROUSSE éd., PARIS.
- 9 Sur ce sujet voir l'ouvrage de L. J. CALVET: "Barthes, un regard politique sur le signe", Payot 1973, Paris.
- 10 Nous nous référons ici aux distinctions opérées par D. COOPER dans son introduction de "Psychiatrie et antipsychiatrie", Ed. du Seuil 1970, Trad. de M. Braudeau.
- 11 Voir à ce sujet le paragraphe 2 de l'article: "La sémiotique phanéroscopique de C. S. PEIRCE", *Langages*, n°58.

SEMIOSIS 20

Internationale Zeitschrift
für Semiotik und Ästhetik
5. Jahrgang, Heft 4, 1980

INHALT

Armando Plebe:	<i>Die poetische Theorie im Verhältnis zur semiotischen Analyse</i>	5
Pietro Emanuele:	<i>Mikroästhetische Analyse von zwei Shakespeare-Versen mit Hilfe der "Großen Matrix"</i>	14
Günther Sigle:	<i>Zur Kennzeichnung poetischer Texte mit semiotischen Mitteln</i>	23
Robert Marty:	<i>Signe et phanéron</i>	31
Matthias Götz:	<i>"Nenn' nie Chiquita nur Banane". Verstreute Bemerkungen zur Rolle des Textanteils bei Marken</i>	45
Max Bense:	<i>Die semiotische Repräsentation des erkenntnistheoretischen "Apriori"</i>	54
Münsteraner Arbeitskreis für Semiotik (Hrsg.):	<i>Über Kritzelschrift. Studien zur semiotischen Analyse des Schriffterwerbs</i> (Barbara Wichelhaus)	61
International Summer Institute for Semiotic and Structural Studies (David Savan)		62
Semiotic Conference: Warsaw - Piławy (Hanna Buczyńska-Garewicz)		63
Internationales Semiotik-Colloquium in Suzette		64
Vereinigung für wissenschaftliche Semiotik (VWS)		65
Inhalt von Jahrgang 5		66